

Drogue et argent..., une même obsession mortifère !

Prologue

Cette réflexion sur la toxicomanie, tant sur la structure sociale que sur la psychologie individuelle et les solutions thérapeutiques, est le résultat de deux décennies passées dans un Centre de soins pour toxicomanes (Centre de post-cure) accueillant des adultes de 18 à 40 ans pour des séjours de neuf mois maximum, non renouvelables, théoriquement librement acceptés par les intéressés et pouvant cesser à tout moment sur simple demande. Ce Centre de soins était réputé pour recevoir en grande partie des personnes ayant au préalable expérimenté sans succès toutes sortes d'issues à leur dépendance : prison, séjour en hôpital psychiatrique, centre de désintoxication... Il s'agissait généralement de gens *au bout du rouleau*, ayant accepté ce séjour après des années de drogues dures, plusieurs overdoses à risque, en très mauvais état physique (sida, hépatite B, dépression, délire psychotique...), parfois sous la pression d'injonctions judiciaires.

La proposition qui leur était faite par le Centre était d'accepter un séjour à la campagne, sans sortie possible, sans téléphone et sans visites. Ils étaient tenus de participer à des activités physiques (sport, forestage, randonnées, varappe, canyoning...), à des activités pratiques (cuisine, entretien des bâtiments, maraîchage, petit élevage...), à des activités artistiques (poterie, sculpture, ferronnerie, musique, photo...), à des entretiens (psychiatriques, psychologiques, médicaux et éducatifs), à des horaires stricts et réguliers.

Les toxicomanes sont les parangons de multiples excès et délires de nos sociétés contemporaines. S'ils semblent à première vue totalement inadaptés à la vie sociale, c'est en réalité parce qu'ils se sont parfaitement adaptés au système capitaliste et néolibéral dans ce qu'il a de plus désordonné. L'équipe éducative avait cultivé le principe de la différence par rapport à tout ce que les toxicomanes avaient jusque-là connu. Nous avions repris le slogan de France-Inter de l'époque : « *Ici, on écoute la différence !* ». Poussée jusqu'à la caricature et dans les moindres aspects de la vie quotidienne, cette différence permettait de découvrir des capacités ignorées ou négligées, de perdre tous les repaires habituels pour en expérimenter d'autres, d'amener les résidents du lieu à modifier leurs

rapports sociaux, entre eux et avec les accueillants.

Quelques principes de base fondaient le soin proposé :

- La toxicomanie est, et doit être considérée comme un état transitoire. Il y a un *avant* la toxicomanie et un *après*.
- Nul ne peut faire boire un âne qui n'a pas soif et aucune thérapie ne peut être envisagée sans le consentement exprès de l'intéressé.
- La toxicomanie est la triple rencontre d'un individu libre, d'un produit et d'une circonstance qui a conduit à s'y adonner. Si l'un des éléments de la trilogie est manquant, il n'y a pas de dépendance pathologique. La découverte fortuite d'un produit, la volonté et le désir d'une personne d'en faire usage et l'histoire particulière de chacun est donc à prendre en compte.
- La dépendance est un symptôme dont il faut traiter la cause et non les effets.
- Il n'y a pas de transition douce, pas d'aménagement du système toxicomaniaque, et seule une rupture immédiate et brutale permet d'en sortir.

Cet essai montrera, à travers des exemples très concrets et authentiques, comment et pourquoi le toxicomane est le miroir de ce que nous vivons tous collectivement et quotidiennement à travers une sorte d'addiction au système monétaire et marchand.

Les toxicomanes sont des supers consommateurs :

S'adonner à une drogue, quelle qu'elle soit, représente un coût journalier conséquent. Ce coût peut s'adapter à la classe sociale du consommateur, le crack pour le prolétaire, la cocaïne pour le cadre supérieur. Les prix moyens pour le consommateur lambda est de 75€ le gramme pour la cocaïne, 55€/gr pour l'ectasie, 37€/gr pour l'héroïne, 6€/gr la résine de cannabis. Ce sont là des prix moyens qui peuvent évoluer en fonction du marché, de la qualité, du lieu de vente et du moment, comme n'importe quel produit de consommation tels que la farine, les pommes de terre, la confiture.

Néanmoins, tous les observateurs savent que le budget du toxicomane dépasse l'entendement et qu'il est prêt à tout sacrifier pour s'assurer sa dose au rythme qui lui semble nécessaire. Les mêmes inégalités économiques se retrouvent chez les toxicomanes comme dans la société ordinaire. Leurs budgets-droque sont simplement proportionnels à leurs

revenus moyens. Un grand trader carburant quotidiennement à l'héroïne pour dépasser son stress dépense en proportion de ses moyens, comme le migrant sans ressource qui sniffe de la colle pour supporter sa condition de clandestin.

Que l'on consomme abusivement de drogues ou de biens de consommation ordinaires, le processus mental est le même. Il y a toujours au départ un mal-être aussi insupportable qu'ingérable auquel on donne une réponse auto-thérapeutique. Comment se fait-il que les milliardaires persistent à accumuler un argent qu'ils ne pourront jamais dépenser ? Bernard Arnault est à la tête de 186,3 milliards de dollars selon le dernier classement Forbes. Le 5 mars prochain, il aura 73 ans. Imaginons qu'il vive jusqu'à 100 ans, soit encore 27 ans, ou 9 855 jours. Il pourrait donc dépenser 18,9 millions de dollars par jour jusqu'à son centième anniversaire. Il pourrait partager 18 millions de dollars chaque jour entre tous ceux qui en ont un urgent besoin et garder la monnaie pour ses frais personnels ! S'il n'en est rien, c'est que Monsieur Bernard Arnault souffre véritablement d'un Trouble Obsessionnel du Comportement. Il y a des thérapies pour les TOC !

Ceci dit, l'ouvrier qui dépense 30€ par semaine en Bingo, Cash, Loto malgré ses fins de mois difficiles est un petit joueur mais tout aussi pathologique que le PDG de LVMH. Le fumeur de haschisch n'est pas moins toxicomane que le cocaïnoman, et le prolétaire qui rêve de s'acheter un SUV n'est pas mieux loti que le milliardaire qui rêve d'acquérir une filiale de plus. C'est juste une question de degré, de proportions...

Le capitalisme a déployé tout un arsenal d'armes pour transformer chaque individu en super-consommateur, comme le dealer *amorçe la pompe* des jeunes de son quartier pour s'assurer un juteux marché...

Des supers manipulateurs.

La quantité d'argent qui passe entre les mains des toxicomanes leur donne aussi des habitudes de consommation dignes de fils à Papa trop gâtés ayant perdu tout sens de la valeur. Ils dilapident leur capital pour la frime ou pour compenser leurs manques de bien-être autant que leur incapacité à communiquer. Leurs besoins d'argent doivent être satisfaits quel qu'en soit le coût et le risque, sans le moindre scrupule ni empathie possible envers celui qu'ils vont dépouiller ou escroquer. Non seulement les toxicomanes sont capables des pires exactions quand il s'agit de trouver de quoi payer leur dose, mais ils deviennent vite des professionnels de la manipulation. Les membres de leur famille sont généralement les premières victimes et la plupart finissent par financer la consommation de drogue du fils, du conjoint, du cousin, sans même prendre conscience qu'ils deviennent des complices,

voire des dealers.

Un de nos accueillis a reçu un *colis piégé* de ses parents : une barrette de shit et quelques cachets bien dissimulés au milieu des confiseries. Contactés par téléphone, les parents nous ont expliqué qu'ils craignaient que leur fils supporte mal la "dureté" du Centre et abrège son séjour. Ils ont été très étonnés de nous entendre dire qu'ils avaient sérieusement compromis le dit séjour, qu'ils s'étaient rendus responsables d'une potentielle rechute à un moment clé du parcours. Leur bonne foi était touchante, leur inconscience insondable ! Comment ne pas penser à ces économistes atterrés qui produisent des analyses extrêmement critiques du système financier et proposent des solutions qui assurent longévité et prospérité au système qu'ils critiquent ?...

Mais le pire est que la toxicomanie induit des comportements à l'évidence pervers et les rend normaux. Nos patients bénéficiaient régulièrement des consultations d'un psychiatre et d'un généraliste. Nous constatons souvent que le généraliste se laissait entraîner dans des considérations psychiques et en oubliait l'aspect somatique. De son côté le psychiatre écoutait les plaintes somatiques, tentait de se rappeler ses études de médecine pour répondre aux questions des toxicomanes sur l'état de leur foie ou de leur intestin et en oubliait leur centre d'intérêt principal, la psyché. Le même processus se retrouvait dans les récits que nous entendions des relations avec d'autres professions. Les toxicomanes ont un extraordinaire don pour entraîner le policier sur le champ éducatif et pour coincer l'éducateur dans un rôle d'auxiliaire de justice. Chacun jouant ainsi un personnage à contre-emploi, la pièce devient inaudible et le metteur en scène toxicomane tire les ficelles pour faire dire au texte le contraire de ce que représente le réel pour le commun des mortels.

Comment ne pas penser au monde politique qui demande au citoyen de le croire sur parole et confond dans ses discours programme et communication ; au riche qui fustige le fraudeur quand lui-même nage sans scrupule dans l'optimisation fiscale ; au communiste qui prône la lutte des classes et vit comme un bourgeois ; à l'homme de droite qui brandit son éthique sociale la main sur le cœur mais pense populace quand il parle du peuple ; du mécène qui donne d'une main et récolte le double de l'autre... Les exemples peuvent se décliner à l'infini et parfois font ressembler les pires toxicomanes à des "petits joueurs".

Nos sociétés sont devenues d'immenses spectacles, hors sols et d'une incroyable futilité. La télé réalité a remplacé la littérature naturaliste, le buz a remplacé l'information, l'inutile est devenu l'essentiel, le sondage fait l'opinion au lieu de la révéler. On appelle cela la société du spectacle, la

fabrique du consentement ou la stratégie du choc, mais on s’y laisse prendre, confondant vessie et lanterne, causes et symptômes, urgence et précipitation, science et manipulation... Il est aussi difficile de convaincre un toxicomane qu’il est victime de ses propres manipulations qu’un consommateur victime du piège du consomm’acteur qui se croit militant puisqu’acteur de sa consommation...

Des entrepreneurs de leur vie...

L’idéal néolibéral, c’est que chacun de nous devienne l’entrepreneur de sa vie. Les livres sur le développement personnel foisonnent, les coachs sont à la mode, les “premiers de cordée” sont vantés et surévalués. En filigrane, on peut y voir un désir de contrôle individuel, de pouvoir, d’autonomie, et a contrario, la crainte de tout contrôle extérieur ou de l’impuissance. Le néolibéralisme a joué cette carte avec brio en faisant de chaque exploité l’exploiteur d’un plus faible, en transformant le militant syndical en partenaire social, l’ouvrier en auto-entrepreneur, le consommateur en “consom’acteur”, les victimes de la pollution en Colibris “faisant leur part”...

Quiconque n’est pas performant, mal adapté à cette gestion individuelle n’a qu’à s’en prendre à lui-même. Le chômeur n’a qu’à “traverser la rue”, l’assisté “coûte un pognon de dingue”. Même le handicap devient signe d’une coupable inadaptation au milieu quand il est pourtant évident que c’est le dit milieu qui n’a pas été prévu pour être accessible à certains.

Les toxicomanes ont tous le sentiment d’être de parfaits entrepreneurs de leur vie. Ils sont tous persuadés de gérer parfaitement leur produit. “*J’arrête quand je veux, je contrôle ma consommation, je mène la vie qui me plaît... !*” Ils sont comme les économistes qui se persuadent que le quantitative-easing n’entraînera pas de désordre, que la croissance sera sans fin, que les crises financières ne sont que des accidents de parcours bénins, que les taux négatifs sont une opportunité... Ils sont comme ces écologistes qui croient que l’on peut espérer une économie verte, ces altercapitalistes qui ne jurent que par la redistribution. Tous ceux-là fustigent les collapsologues qui nous angoissent, qui sont déclinistes, voire des Amishs qui s’ignorent !

Un toxicomane commence à réfléchir quand il est trop tard, qu’il risque quelques années de prison pour trafic, qu’il vient de sortir d’une overdose limite, qu’il n’est même plus en état de se procurer sa dose quotidienne. Jusque là, il se croit le maître, auto-entrepreneur de ses usages, parfait manager de ses combines. Et même quand il réagit, qu’il réalise être

dans une impasse, il défend ses thèses avec une conviction et une obstination sans faille. C'est un "sachant" qu'aucun spécialiste n'arrivera à convaincre. La phase est longue durant laquelle la pédagogie, la logique, la conviction, l'expérience du soignant est totalement inefficace. Il est la vérité incarnée et les fous sont ceux qui ne pensent pas comme lui. On ne peut convaincre un croyant que l'histoire de l'immaculée conception, la transsubstantiation, la résurrection sont des notions douteuses et quelque peu bizarres, on ne peut convaincre un toxicomane que ce n'est pas la seule recherche de plaisir ou sa seule situation sociale qui l'a rendu toxicomane.

De la même manière, il est quasiment impossible de convaincre un ubérisé qu'il n'est qu'un pion déplacé par une plateforme. Il est impossible de faire entendre que donner sa voix pour élire un politique, c'est se condamner à être aphone. Des milliers de fois, j'ai entendu des toxicomanes en sevrage se plaindre des angoisses qui, annihilées durant des années par l'effet de la drogue, les paralysaient. « *Je flippe comme une bête dans ma tête...* » Ce à quoi je répondais : « *Bien venu au club, te voilà redevenu humain !...* » Des milliers de fois j'ai entendu des gens ordinaires se plaindre de devoir perdre leur vie à la gagner, ce à quoi je réponds systématiquement : « *Arrête donc de gagner ta vie et tu pourras enfin exister...* » Existe-t-on sans angoisses, sans moment de vide, sans manques ? Sans argent, c'est enfin le plein emploi, les millions de bénévoles en témoignent. Sans argent, c'est enfin le temps de créer, d'inventer, d'innover. Seuls les fous s'imaginent que le salariat est plus rentable que l'activité choisie, seuls les fous s'imaginent que l'angoisse est une maladie.

Des cornucopiens

Un cornucopien est une personne qui estime pouvoir trouver une *solution technique à tout problème, que les innovations technologiques* permettront à l'humanité de subvenir éternellement à ses besoins matériels. Le mot vient du latin *cornu copiae* qui signifie *corne d'abondance*.

Or, les toxicomanes sont persuadés qu'il y a un médicament pour chaque problème psychique, social, matériel. Qu'ils souffrent d'un mal-être, d'un manque d'amour ou de reconnaissance, d'un trouble psychiatrique, d'un état de santé fragile, d'une incapacité à réaliser ce qu'ils souhaitent, il y a toujours une molécule qui évite la confrontation au problème.

Les économistes, drogués à la finance sont tout autant des cornucopiens. A chaque situation critique, il y a une réponse technique, une alternative économique. Si le chômage est désormais de masse, c'est de la

faute des chômeurs et la solution est de les priver de droits. Si la France se désindustrialise, c'est faute d'innovations technologiques qui créent de nouvelles demandes. Si la planète se réchauffe dangereusement, inventons des taxes carbonées, des droits à polluer, de la finance verte, un revenu universel... Là où les gens censés parler d'impasses structurelles, les toxicomanes de l'économie proposent des plans de restructuration, des innovations sémantiques, des créations d'audits, d'expertises.

Les toxicomanes qui arrivaient dans notre Centre passaient leur temps à chercher des solutions techniques s'opposant au mode de vie que nous leur proposons. L'idée d'arracher à la main les ronces qui détruisaient les kilomètres de murets soutenant les faïsses les affolaient. Pourquoi ne pas mettre du Roundup, c'est si simple et si rapide ! Pourquoi s'embêter à faire des fagots de chêne pour cuire le pain quand on a un four à gaz dans la cuisine ? Pourquoi aller chercher des champignons dans la forêt quand il y en a de si bons au supermarché ? Il leur était toujours répondu que le Roundup est aussi dangereux à la longue que l'héroïne, que le plaisir du pain au levain cuit au feu de bois, qui plus est avec un blé récolté sur place avait un goût incomparable, que les champignons des bois étaient une occasion de s'aérer, de marcher, de parler, de se découvrir....

C'est un peu la démarche qu'il faudrait entreprendre pour convaincre nos contemporains qu'ils se sont fait rouler dans la farine OGM pour une vie sans levain et sans saveur. Vivre sans argent n'est pas *un contresens tragique* comme nous le dit Frédéric Lordon¹ mais une voie quasiment inexploitée et riche de promesses. Tant que les économistes, les politiques, les militants chercheront des solutions pratiques, immédiates, évidentes, des alternatives, des pansements pris pour des progrès, ils ne verront pas les avantages du pain au levain cuit lentement au feu de bois...

Des productivistes

Les toxicomanes que nous avons pris en charge sont dans un délire de croissance autant que les capitalistes. Le fondement du capitalisme est d'augmenter chaque euro d'une plus-value, sans que soit pris en compte les conséquences sociales, humaines, économiques et environnementales de cette augmentation. C'est bien ce qui les a amenés, envers et contre toute logique, à s'inventer une croissance infinie sur une planète finie.

Avec la même constance dans le déni de réalité, les

¹ Dans *Vivre Sans ?* éd. La Fabrique, 2019.

toxicomanes s'inventent une puissance infinie dans la finitude de leur existence. J'ai vu un jeune consommateur de crack qui arrêta les voitures par sa seule force de l'esprit en se plaçant au milieu de la route..., jusqu'au jour où un chauffeur distrait a oublié de freiner. Un autre se vantait d'exploits sexuels propres à réveiller n'importe quel grillon du foyer, jusqu'au jour où seule la médecine réussit à stopper son priapisme artificiel. J'ai connu des artistes capables de créer des œuvres picturales ou musicales pour le moins étranges et qu'ils ont longtemps pris pour un effet de leur génie.

Il est aussi difficile de convaincre un toxicomane des limites de ses capacités que de convaincre un capitaliste que l'économie n'est pas hors de toute contingence des lois de la thermodynamique ! Les uns comme les autres sont dans la réponse mécanique d'une solution technique. Pour chaque souffrance, il y a une molécule, comme il y a une molécule pour éradiquer le parasite ou pour fertiliser une terre. Pour chaque manque, il y a un ersatz, y compris le manque d'amour, de convivialité, de plaisir. L'argent offre les plus belles femmes, les plus grosses voitures, le pouvoir d'imposer sa volonté aux moins riches.

Mais la toxicomanie comme la dépendance à l'argent, a ses limites. La jouissance ne s'achète pas à moins qu'elle ne soit simulée. On peut souffrir de n'être pas aimé pour soi-même, mais il est insupportable de ne pas être en capacité de susciter la jouissance de l'autre. C'est vrai dans la prostitution, mais tout aussi vrai dans le couple, les relations familiales, les échanges professionnels. Ne pas être aimable est bien pire que de n'être pas aimé. C'est peut-être ce qui explique que la quête d'argent, tout comme celle de la drogue, est sans fin. Comment expliquer en effet qu'un milliardaire persiste à gagner un argent qu'il ne pourra jamais dépenser ? Pourquoi s'acharne-t-il à produire de la valeur qui pour lui sera sans valeur d'usage ? Dépenser 200 000€ par jour relève de l'exploit autant que s'injecter plusieurs grammes de cocaïne par jour. Si les accros de l'argent ou de la drogue sont incapables de stopper cette folie consumériste, c'est qu'ils n'ont plus le choix. Ils ne marchent plus sur un sol réel mais sur un tapis roulant qui les contraint à marcher de plus en plus vite uniquement pour n'être pas éjectés ou pour ne pas entrer en collision avec le fond

de l'impasse.

Les financiers ne sont pas des imbéciles qui se croiraient heureux. Ils savent pertinemment que leur système n'est pas viable, que la croissance verte est un oxymore, que le réchauffement climatique ne sera pas réglé par une taxe carbone, que les inégalités sociales ne peuvent indéfiniment se creuser, que la vie sur Mars ou dans un bunker de luxe n'est pas enviable. Ils savent aussi que le tapis roulant qu'ils ont produit ne peut plus s'arrêter, qu'ils se sont eux-mêmes condamnés à pédaler pour faire du sur-place comme de vulgaires hamsters dans leur roue.

Des individualistes

La vie d'un toxicomane est à ce point hors norme que peu arrivent à les suivre sans se mettre eux-mêmes en danger. Leur immense solitude de coureurs de fonds finit toujours par peser plus qu'ils ne veulent bien se l'avouer. A défaut de sujet à partager avec d'autres, ils cultivent leur spécificité comme un art de vivre. Les aberrations vers lesquelles ils sont ainsi conduits deviennent à leurs yeux des qualités, de géniaux *modus vivendi* qui résisteront, avec ou sans drogue, bien au-delà du bon sens.

« *Je veux bien me passer de toute drogue* me disait l'un d'eux, *mais il est hors de question que je vive comme un blaireau !* » Quant à définir ce qu'il entendait par *vivre comme un blaireau*, il en faisait une telle description que la logique aurait dû l'amener à constater que cette espèce était largement en voie d'extinction dans la société ordinaire.

Une chose est vraie dans le discours des toxicomanes, c'est qu'ils ont vécu une exceptionnelle aventure maniaco-dépressive, une incessante succession d'euphorie totale et d'abattement douloureux. Les phases de manques et de satiétés atteignent très vite des sommets et ne sont séparées que par de courtes zones d'aphasie. C'est un peu comme si la vie était perpétuellement extra-ordinaire, que le bonheur et le malheur alternaient avec toujours plus d'intensité. Comment alors ne pas devenir un forcené de l'individualisme dans un tel schéma ? Seul existe le *Je*, et le *Nous* disparaît peu à peu du paysage. Ce qui fait société, le collectif, le commun n'a plus de sens.

N'est-ce pas ce qui se passe dans la société marchande poussée aux limites extrêmes de la concurrence, de la compétition, de l'égo érigé en objectif ultime ? La lutte des classes qui animait le débat politique s'est atomisée en luttes individuelles, la conscience d'un *Nous* s'est effacée au profit du *Je* et la société est à *genoux*. Les élites se présentent comme des *premiers de cordée*, seuls capables d'opérer un *Great reset*, et les *sans dents*, les gens *qui ne sont rien* déambulent indéfiniment dans la salle des pas perdus...

L'overdose comme avenir...

L'économie marchande fonctionne sur le mode toxicomaniaque, nous le voyons bien mais ne pouvons encore l'admettre. Nous arrivons au temps limite du système, celui de l'overdose. Le propre de la toxicomanie est d'accélérer le temps naturel. Le cycle "manque-prise-satiété-manque" ne peut être stable. Les causes en sont l'accoutumance naturelle qui fait que le corps s'habitue et réclame des doses de plus en plus fortes. Le manque arrive de plus en plus vite après la satiété, la satiété est de plus en plus de courte durée jusqu'au clash final.

Quand il s'agit de l'argent, l'accélération est plus lente mais tout aussi inéluctable. Si les toxicomanes représentent une minorité d'humains, l'argent est devenu indispensable à tous, du petit paysan sans terre au fin fond de l'Éthiopie au milliardaire de Wall Street. La marchandisation, le fétichisme de la valeur, le marché a imposé sa loi. Nous sommes tous intoxiqués. Cela signifie qu'un épiphénomène, rare et circonscrit jusqu'à l'émergence du capitalisme, est devenu la norme, un peu comme si la totalité de l'humanité s'était mise à consommer des joints banalisés, légalisés, normalisés. Une humanité sous psychotrope à bas bruit... !

Tant que l'argent ne sera pas identifié comme un produit psychotrope, les toxicomanes de l'argent, du Gilet Jaune au banquier, nieront leur incapacité à gérer cet outil commode. Des SDF aux élites intellectuelles, médiatiques, politiques, l'immense majorité trouveront leur pétard thérapeutique, globalement positif. Ils n'entendront pas les alarmes des collapsologues, des environmentalistes, des

climatologues, des rares économistes en rupture de bans qui crient à l'overdose. Une vie sans argent leur paraîtra sans saveur, sans odeur, sans couleur, voire totalement irréaliste. Ils refuseront, jusqu'au bord de l'overdose, de voir que d'autres apprennent à vivre sans, qu'ils désobéissent à la doxa, qu'ils se "désargentissent", qu'ils quittent des jobs lucratifs et nobles pour d'ignobles travaux manuels, pénibles et socialement dévalorisés. Ces transfuges ont en outre le culot d'afficher un bonheur insolent, un équilibre jusque là impensable.

Il est pourtant aussi difficile de se passer d'une drogue devenue familière que de se passer du commerce devenu mortifère. La trahison s'opère généralement contre la famille, les collègues, les amis. Les transfuges sont traités de fous, d'idéalistes, d'Amishs, et la société tentera par tous les moyens de les faire tomber. Les toxicomanes supportent mal ceux qui entrent en sevrage et font tout pour les piéger, quitte à réamorcer la pompe à leur frais pour qu'ils rejoignent le rang. La société marchande supporte mal ceux qui s'en excluent volontairement et fait tout pour les contraindre à composer avec un minium d'argent, via l'impôt, les taxes, les amendes, la possession minimale de biens.

Les affres de la désintoxication :

Il n'est pas simple de sortir d'un état de dépendance à la drogue et pendant très longtemps les velléitaires du sevrage vont tenter des alternatives douces. Apprendre à gérer son produit et à s'en passer peu à peu ne sert qu'à prolonger indéfiniment la transition. C'est la plupart du temps après des dizaines de tentatives avortées que la question d'un sevrage brutal est envisagée. Et souvent, il s'agit de remplacer un produit illicite par un autre produit licite, la drogue par l'alcool, ou au mieux par un produit de substitution par exemple.

Le problème, c'est qu'il est encore plus difficile de sortir des produits de substitutions inventés par les laboratoires pharmaceutiques que de sortir des drogues dures. La méthadone, le subutex, pour ne citer que ces deux là, ne font que pérenniser le statut de malade. On parle de prises temporaires, de longue durée et souvent de traitements à vie (pudiquement appelés *traitements de maintenance*). Une maladie

qui est déclarée chronique, c'est toujours un juteux marché, un malade guéri c'est un client perdu !

Par une campagne publicitaire agressive, l'organisation de congrès médicaux tout frais payés pour les intervenants en toxicomanie, un étonnant travail de lobbying auprès du Ministère de la Santé, les produits de substitution ont remplacé rapidement toutes les thérapies classiques. Les toxicomanes ont vite compris le piège mais s'y sont laissés prendre par facilité. Ils ont troqué le confort de l'état permanent contre la rupture d'un état jusque là jugé transitoire. Les soignants n'ont pas résisté aux critiques les plus insensées. Imposer une longue psychothérapie à un patient en souffrance était barbare, voire fascisant. Accompagner une crise de manque relevait d'une prise de risque scandaleuse. Sans le manque, les toxicomanes n'avaient plus besoin de penser leur addiction, plus besoin de l'éducateur, du psychologue. Les centres dits de *post-cure* ont fait place aux centres de distribution et depuis peu, aux centres de shoot où la prise de drogue est médicalement assistée. La drogue illégale, mystérieusement devenue médicament, y est fournie gratuitement et sans aucun risque.

Comment ne pas faire le parallèle entre le centre de shoot et le revenu universel ? L'argent qui crée les injustices, les inégalités, la destruction des écosystèmes, qui asservit les humains et pollue les éléments est arbitrairement qualifié de bienfait du système. Nous n'aurons plus besoin de chercher du travail, plus besoin de servir une collectivité, plus besoin de l'autre, l'État garantissant un revenu à vie. Drogué à vie ou assisté à vie, même combat ! Moyennant quoi, les toxicomanes ne poseront plus de problèmes sociaux, les exclus ne pourront plus se plaindre et manifester. La démocratie comme moyen de défense des plus faibles se mue en pouvoir de contrôle total, en mise sous tutelle définitive par une petite élite, une caste de thérapeutes délirants.

Le mal de vivre ou le buen vivir ?

La toxicomanie est toujours une réponse auto-thérapeutique à un mal-être profond. Il faut donc la considérer comme un symptôme et à ce titre, il est vain de soigner le symptôme. Si nous avons eu

quelques succès dans notre Centre de soins, ce n'est pas en apprenant aux toxicomanes à vivre sans drogue, mais en leur donnant les armes pour vivre autre chose, une chose où la drogue n'avait plus sa place. Se contenter de supprimer la drogue n'aurait servi qu'à laisser un immense creux, propre à se remplir immédiatement de n'importe quoi. Les souffrances soignées momentanément par la drogue sont insondables et nous nous sommes souvent réjouis que nos patients en aient usé un temps, faute de quoi, ils se seraient suicidés.

C'est souvent ce qui a le plus étonné les nouveaux arrivants qui, durant des années n'avaient entendu que la seule injonction : *Arrête ! Deviens sobre ! Prive-toi !* A l'inverse, nous insistions beaucoup sur d'autres questions : *Es-tu vraiment sûr de vouloir arrêter ? Es-tu prêt à prendre le risque de devoir tout réinventer ?* Bien sûr, ces questions ne pouvaient être entendues qu'avec la certitude qu'ils seraient accompagnés le temps nécessaire, minute après minute, des jours et des nuits sans la moindre absence en cas de manque, de longs mois sans la moindre restriction de notre part. Certains repartaient le lendemain, d'autres tentaient l'aventure. Un bon tiers d'entre eux repartaient transformés, un autre tiers avec seulement quelques armes pour continuer ailleurs, un autre tiers nous quittaient avec l'idée de se faire un bon shoot pour fêter leur libération ! C'est un résultat satisfaisant compte tenu de leurs longues années de galères sociales et affectives, de solitude et d'incompréhension, de souffrances inouïes et de maladies...

Le modèle toxicomane est reproductible sous des formes très variées. Le produit peut être hallucinogène (LSD), anesthésiant (opium), analgésique (morphine), euphorisant (haschich), stimulant (cocaïne), contraphobique (tabac), amnésique (alcool), rééquilibrant social (addiction aux réseaux sociaux). A cela il faut ajouter des comportements liés à des objets qui fonctionnent comme le produit, selon les mêmes cycles de besoin-manque-satiété et qui créent le même type d'accoutumance. On parle donc d'addiction aux écrans, aux jeux, au sport, au sexe, à l'argent, à la consommation...

Le modèle consumériste du capitalisme fonctionne à peu près de la même manière. L'économie peut être symbiotique, solidaire, verte, sociale... La publicité joue beaucoup sur les addictions possibles

qui fidélisent le "client". La réussite, et les honneurs qui sont liés à l'argent rendent tout aussi dépendant. Les politiciens, les vedettes du show-biz, les traders, en sont de parfaits exemples.

La toxicomanie peut commencer très tôt sous les formes multiples des objets contra-phobiques, les doudous, les tétines, les pouces... La tétine que les parents donnent dès que l'enfant pleure est symptomatique. L'enfant pleure parce qu'il a de bonnes raisons de pleurer (maux de ventre, dent qui pousse, angoisse, cauchemar...) et la tétine calme autant l'enfant que les parents. Elle remplace la parole de l'enfant, l'expression sonore de son malaise. Pour peu que le processus perdure avec des *"tais-toi quand tu parles !"* la tétine peut être efficacement remplacée par de l'héroïne...

On peut donc parler d'une société toxicomane comme on parle de sujet toxicomane et établir des thérapies individuelles ou sociales. Le passage de l'individu à la société n'est pas le fait d'un usage métaphorique, mais bien une stricte forme de dépendance pathologique. Ce qui fait la pathologie, c'est que le sujet en souffre. Boire un verre de vin n'est en rien toxicomaniaque, boire jusqu'à en perdre l'esprit, si ! Fumer un joint peut être uniquement récréatif et ne nuit à personne, mais cela peut être pour d'autres la porte d'entrée vers l'héroïne. Jouir du plaisir de gagner une partie de pétanque est très banal, mais vouloir gagner sur un peuple et quel qu'en soit le prix relève bien de l'addiction au pouvoir. Or l'alcoolique, le fumeur, l'assoiffé de pouvoir finit toujours par être dangereux pour lui-même ou pour les autres, par souffrir ou en faire souffrir d'autres.

Un toxicomane est le produit d'une foule d'éléments qui n'ont apparemment rien à voir entre eux mais constituent une sorte de fil rouge l'entraînant inéluctablement dans une direction unique. Une personnalité autant qu'une société se construit différemment selon son environnement culturel, son niveau de vie, sa génétique, son histoire familiale, sa localisation, l'idéologie dominante de son groupe... L'environnement social d'une personne est un composé de politique, de culture, d'histoire, d'économie, de structures éducatives... Une généalogie dépend d'une génétique, d'une histoire singulière, d'un contexte historique, des conditions de vie sociale... Un produit est le fruit d'une culture religieuse, médiatique, ethnologique...

Il est donc aussi vain de soigner un toxicomane en considérant un seul de ces éléments, à l'exclusion de tous les autres, que de réformer une société sur un secteur spécifique artificiellement sélectionné. Il est tout aussi vain de tenter une quelconque amélioration de systèmes aussi complexes qu'une société ou qu'une personnalité par une thérapie qui serait univoque, centrée sur une unique modalité.

Quelques exemples choisis permettent de comprendre qu'on ne change pas le tout en changeant un seul des composants. Le jour où nous avons décidé d'imposer aux médecins généralistes du Centre qu'ils fassent des examens complets, visuels et tactiles, nous avons découvert des pathologies dont personne n'avait jamais parlé. Par exemple un phimosis empêchant toute relation sexuelle normale et ayant échappé durant un quart de siècle à tous les examens... Des cicatrices révélant d'incroyables maltraitements dans l'enfance... Des réactions curieuses au toucher de certaines parties du corps (doigts, mâchoire, postérieur...) signalant des abus sexuels...

La pratique de la généalogie familiale a soulevé de curieuses questions. Il est fréquent que nous portions une lourde valise transmise par la famille, parfois depuis plusieurs générations, contenant des morts curieuses, des pathologies ignorées, des tragédies innommables. Ces valises pèsent lourd, handicapent sérieusement tant que nous ne savons pas que nous les portons et surtout ce qu'elles contiennent. Les souffrances qu'elles véhiculent sont d'autant plus douloureuses qu'elles ne sont pas identifiées, que les valises sont invisibles, leurs contenus non-dits.

Parfois, ce sont de petits événements apparemment banals qui révèlent de profondes souffrances. Je me souviens d'un patient sujet à des crises de violence redoutables qui lui avaient valu plusieurs années d'hôpital de force (avec camisole physique et chimique, isolement en cellule capitonnée...) qui le jour de son anniversaire, devant son gâteau aux 28 bougies et les quelques petits cadeaux fabriqués par les uns et les autres, a fondu en larmes et a prononcé d'une voix éteinte et tremblante : *« C'est la première fois qu'on me fête mon anniversaire !... »* Comment survit-on à cela ?...

Comment une société qui accepte de laisser des travailleurs

pauvres dormir dans une voiture avec leurs enfants pourrait se passer de prisons ? Comment des prisons en surpopulation de 120 à 180% peuvent-elles prétendre être justes et égalitaires ? Comment peut-on justifier que le seul budget de l'inutile publicité mondiale suffirait à résoudre la faim et le manque d'eau potable d'une si grande part de l'humanité ? Comment expliquer que l'on se croit fraternel, socialiste, chrétien ou même simplement paternaliste quand on gagne cent fois plus que l'autre ? Comment se dire écologiste et se payer des vacances en Thaïlande, au Pérou en avion ? Comment peut-on se penser comme un économiste vertueux en laissant croire qu'il s'agit juste d'un problème de partage du gâteau ?... Comment se prétendre scientifique et croire encore que les hiérarchies, la concurrence, la compétition, sont des facteurs de paix sociales ?... Un saucisson ne sera jamais représenté par une seule de ses tranches. C'est pourtant ce que nous faisons vis-à-vis de l'addiction à la drogue et à l'argent. Nous les prenons tranche après tranche, nous examinons chacune d'elles, et en tirons des conclusions absurdes.

Certains nous ont pourtant prévenus tels Einstein et sa cruelle sentence : *« La théorie, c'est quand on sait tout et que rien ne fonctionne. La pratique, c'est quand tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi. Ici, nous avons réuni théorie et pratique : Rien ne fonctionne... et personne ne sait pourquoi ! »*

Conclusion :

Cette rapide mise en perspective de l'économie et de la toxicomanie montre en quelques mots les correspondances que l'on peut faire entre le produit drogue et le produit argent, entre l'économie et les hiérarchies du deal (du baron de la drogue au guetteur de quartier), entre la publicité et "l'amorçage de la pompe", entre le productivisme et l'addiction, entre la bourse et les cycles maniaco-dépressifs des toxicomanes, entre les auto-thérapies des drogués et l'usage des intrants dans l'agriculture...

Lutter contre les symptômes sociaux (pauvreté, déviances, exclusions, etc.), c'est ignorer la cause des symptômes et les entretenir. De même, lutter contre le symptôme toxicomanie, c'est refuser de

résoudre les problèmes qui l'ont causée. Si nous voulons être indulgents, nous pouvons dire que la société s'est à ce point complexifiée que nous ne pouvons plus l'appréhender comme un tout. Le savoir est passé en quelques siècles de l'encyclopédie en 35 volumes de Diderot et d'Alembert, à Wikipédia qui à lui seul compte à ce jour 2 369 854 articles. Nul ne peut plus se vanter d'avoir l'intégralité du savoir à sa disposition, ce qui oblige à la spécialisation et donc au cloisonnement des points de vue. Seules les pratiques transversales peuvent compenser la spécialisation. Pour ne prendre qu'un exemple, la médecine qui a été holistique depuis l'antiquité a été contrainte de se segmenter en généralistes et spécialistes, en techniciens en imagerie et en analyses biologiques, et donc à considérer l'humain par tranches trop souvent étanches, par limiter les thérapies à des mises en relation des symptômes et des remèdes correspondants.

Les quelques fous qui ont fait ce genre de corrélations, qui traitent de l'argent comme on traite d'une drogue, qui en tirent une vision globale de la société et pensent ainsi sortir des milliers d'impasses structurelles qui incitent à penser le problème en terme d'effondrement global, sont pour l'instant peu nombreux et sont généralement raillés. Ils finiront par faire peur quand on comprendra, à l'expérience, qu'il est aussi vain de mettre en place un *quantitative easing for people* pour sauver l'humanité que des salles de shoot pour régler le problème de la toxicomanie. Mais quand une hyperinflation mondialisée se couplera avec quelques degrés de trop au thermomètre, avec une biodiversité en chute libre et la fin de ressources essentielles, il est probable qu'on se demandera si ces fous n'avaient pas raison, s'il ne serait pas raisonnable de penser post-monnaire, fin de l'échange marchand, coopération et entraide en lieu et place de la concurrence et de la compétition...

Il est probable que beaucoup découvriront alors des phrases écrites mais qu'ils n'avaient pas lues, comme celle d'Anselm Jappe : *«L'abolition de l'argent et de la valeur, de la marchandise et du travail, de l'État et du marché, doit avoir lieu tout de suite, ni comme un programme maximaliste ni comme une utopie mais comme la seule*

forme de réalisme. L'abolition de la propriété privée des moyens de production ne serait pas suffisante. Il n'y a aucun modèle du passé à reproduire tel quel, aucune sagesse ancestrale qui nous guide, aucune spontanéité du peuple qui nous sauvera avec certitude. Mais l'humanité a vécu sans les catégories capitalistes très longtemps ce qui démontre qu'elles n'ont rien de naturel et qu'il est possible de vivre sans elles. »

Le mur vers lequel nous fonçons, pied au plancher, est à une décennie de nous (au pire), deux décennies (au mieux). Comme avec mes frères humains toxicomanes, après le choc dans le mur, une partie aura anticipé et inventé une société post-monnaire, imparfaite mais faisable, une partie tentera de prendre le train en marche avec les risques que cela comporte, une autre partie ramera sérieusement dans le chaos le plus total...